

CHAPITRE III.

LE CONCILE DE LATRAN. — LA PRESSE.

Les manuscrits au moyen âge. — Difficultés de la science. — Susceptibilité et orgueil de l'humaniste. — Quelques exemples de querelles littéraires de la Renaissance. — Politien et Mabile, Galcotto et Merula. — La presse ne respecte rien ; elle attaque jusqu'à la royauté, que Pontano joue dans un de ses dialogues. — Réflexions sur cette polémique. — On ne saurait nier les services rendus à l'imprimerie par la papauté. — Ce que de' Bussi fit à Rome pour les ouvriers typographes. — Plaintes élevées de toutes parts contre les abus de la presse. — Dangers dont elle menace la société. — Le concile de Latran prend des mesures pour que le repos de la chrétienté ne soit pas troublé ; mesures religieuses et sociales. — Décret de Léon X.

C'est un rude métier, au moyen âge, que celui des lettres ; l'apprentissage en est aussi long que difficile. L'imprimerie, qui vient de naître en Allemagne, ne reproduit que lentement encore les chefs-d'œuvre de l'antiquité ; il faut donc chercher dans les manuscrits les procédés syntaxiques des langues anciennes. Or, c'est déjà une étude fastidieuse que d'apprendre à déchiffrer cette écriture monacale, hérissée de signes dont le religieux avait emporté le secret ; puis ces manuscrits sont aussi rares que coûteux.

En 1300, la bibliothèque d'Oxford était enfermée tout entière dans un coffre que le chapitre de l'église de Sainte-Marie tenait sous clef (1) ; celle de Paris, au commencement du *xiv^e* siècle, ne possédait que trois écrivains classiques : Cicéron, Ovide et Lucaïn (2). Louis, électeur palatin, en 1421, légua comme un trésor à l'université de Heidelberg

(1) Warton, *Dissert.*, t. II.

(2) Warton, *ibid.*

sa bibliothèque, composée de cent cinquante-deux volumes, dont trente-neuf sur la théologie, douze sur le droit canon, quarante-cinq sur la médecine et six sur la philosophie (1).

On comprend le haut prix qu'on devait mettre aux manuscrits. Beccatelli de Palerme, pour acheter un Tite-Live de la main de Poggio, fut obligé de vendre une terre patrimoniale (2). Jean Manzini se moque d'un savant nommé Andreolo de Ochis, qui, pour accroître ses richesses bibliographiques, disait sérieusement qu'il vendrait sa maison et sa femme (3). Richard de Barry, chancelier d'Angleterre sous Édouard III, donna à l'abbé de Saint-Alban cinquante livres d'argent pour trente à quarante volumes (4).

Jugez de la douleur d'un pauvre enfant qui voit passer dans les mains d'un banquier des livres dont ses épargnes d'une année ne payeraient pas un feuillet ! Les Fugger d'Augsbourg, dont Luther a plus d'une fois maudit l'opulence, possédaient une bibliothèque où, suivant Wolf, les manuscrits brillaient en aussi grand nombre que les étoiles au ciel. Malheureusement ils les prêtaient, comme leur argent, à gros intérêt : il fallait être un prince de la science pour pénétrer dans leur bibliothèque, et au moins un duc pour entrer dans leur comptoir. Ils enfermaient sous clef le pain de l'intelligence ! En vain on frapperait à leur porte, ils n'en donneraient pas une miette. Quelquefois il arrive qu'une âme qui a scandalisé le monde par ses débordements a besoin de ferventes prières ; alors, au moment de mourir, elle fait don à quelque abbaye d'un manuscrit orné de lettres d'or. L'héritier se présente à la grille du monastère, le trésor du défunt à la main : les pères, au son des cloches, viennent recevoir le manuscrit comme ils recevraient un monarque, et l'emportent processionnellement dans leur

(1) Schmidt, *Histoire des Allemands*, in-8, t. V, p. 530.

(2) Baillet, *Jugement des Savants*, t. I, p. 546.

(3) Blum, *Iter Italicum*, Berlin, 1824, in-8, t. I, p. 38-39.

(4) Hallam, *Histoire de la litt.*, etc., in-8, t. IV, p. 341.

bibliothèque. Sans ces moines, dont la réforme s'est si souvent moquée, le monde serait resté plongé bien longtemps encore dans les ténèbres, et peut-être que Luther lui-même, qui les immola si cruellement à la risée publique dans ses *Propos de table*, n'aurait pas trouvé à Erfurt cette Bible latine dont la vue remplit ses yeux de larmes (1).

Mais les Fugger allemands et italiens se sont laissé attendrir, et ont eu pitié du pauvre Lazare qui, assis dans leur bibliothèque, en dévore de l'œil tous les trésors; les frères du couvent, plus charitables encore, ont fait copier pour lui des pages entières d'un *codex* inédit de l'Iliade. Ne croyez pas que l'épreuve à laquelle est soumise toute intelligence qui veut entrer en communion avec l'antiquité soit terminée; la science ressemble au paradis de Dante : pour y arriver il faut traverser plusieurs cercles. D'abord les dictionnaires existent à peine : qu'on juge du désespoir, de la souffrance de cet enfant qui, à force d'étude, est parvenu à déchiffrer les signes et peut-être le sens d'une page du poème, et qui se voit arrêté tout à coup par un vocable dont la racine est une énigme pour lui ! S'il habite Florence, il ira consulter sans doute quelques-uns des doctes chanoines de la cathédrale qui ont traversé heureusement tous ces limbes où il se trouve emprisonné; mais demain, en tournant le second feuillet de son manuscrit, il retombera dans les mêmes ténèbres, et il aura besoin pour en sortir du même ange libérateur. Que de mots ainsi dont il lui faudra, par des travaux de jour et de nuit, conquérir le sens caché ! Ce n'est pas seulement l'intelligence qui sera chez lui tourmentée : esprit et matière souffriront également; trop heureux s'il ne laisse pas son âme et son corps à cet autre sphinx qu'on nomme la science. Combien nous sommes heureux aujourd'hui ! Qu'un mot arrête un écolier du XIX^e siècle; assis sur son banc, il trouve à ses côtés un maître muet, mais docile, complaisant, jamais embarrassé ni colère, qui

(1) Luther's Tisch-Reben.

lui donne non-seulement les mille acceptions d'une expression, mais souvent le sens d'une phrase tout entière.

Presque pas de grammaires non plus où l'élève autrefois pût étudier les règles d'une langue. Otez le rudiment et le lexique, auxiliaires indispensables de quiconque veut connaître les secrets d'un idiome mort ou perdu, qui donc aujourd'hui serait assez courageux pour en affronter les insurmontables difficultés ? L'écolier, au moyen âge ressemble assez au voyageur qui s'essayerait sans guide sur les glaciers de la Suisse. Et cependant l'enfant ne perd pas courage : comme le poète d'Ausone, il n'attend pas que l'hirondelle vienne frapper aux vitres de sa chambrette ; il se lève avec le soleil, et, le poème antique sous les yeux, il compare, il note, il assemble, il sépare ; et un beau jour, après des labeurs inouïs, il parvient à se rendre maître de son auteur. Il sait la valeur de tous les mots enfermés dans un chant du Rapsode, et ce chant, c'est Homère tout entier. Entendre une langue, à cette époque, ce n'est pas en lire couramment les signes ; c'est, au besoin, les reproduire. Et voilà le lauréat qui, lui aussi, se met à chanter en grec et en latin. Ainsi faisaient Ficin, Pic de la Mirandole, Benivieni, Politien, Pontano, Sadolet, Bembo. Mais tout n'est pas fini.

Pour être quelque chose dans le monde de l'humaniste, il faut y représenter une triple vie, comme on dit alors, c'est-à-dire penser, converser, écrire en grec, en latin et en hébreu ; et à ces trois langues ajouter des notions sur la physique d'Aristote, la philosophie de Platon, la cabale juudaïque, la scolastique et les livres saints.

Et maintenant ne pardonnerons-nous pas un peu de gloriole à ce laborieux ouvrier, qui, comme la fourmi, a formé grain à grain ses provisions de toute la vie ? Sil est riche à son tour, il ne doit rien à personne ; sa fortune est bien acquise, et il a droit d'en être fier : malheur donc à qui oserait y toucher ! Tout ce qu'il acquiert devient or : qu'on n'essaye pas de dénigrer ou ravir ses trésors, il ne souffre

pas plus la médisance que le vol. Il a l'épigramme, le dialogue, l'épître, pour châtier ses adversaires ou ses spoliateurs, qu'ils portent tiare, diadème, hermine ou épée. Dante plongeait ses ennemis dans les flammes éternelles; le savant de la Renaissance n'attend pas l'autre vie pour les tourmenter.

Nous connaissons Politien, cet écrivain aux mœurs élégantes de la cour du Magnifique. Il semble qu'un poète qui cherche pour s'inspirer les solitudes de Careggi, dont l'habitation rurale à Fiesole est enlacée dans des haies de chèvrefeuille et d'aubépine, qui au retour des champs apporte dans sa demeure de Florence toutes sortes de fleurs odorantes, si parfois il lui arrive de se fâcher, n'aura que de belles colères : nous allons voir.

Sa gloire, et peut-être plus encore l'amitié que lui portait Laurent, blessait au cœur une foule de rivaux qui, voulant à tout prix faire du scandale, se jetaient sur lui comme autant de frelons. Le plus acharné de ces insectes se nomme Mabile, Mabilius. D'abord Angiolo ne veut pas démentir le nom qu'il porte; il souffre en silence : sa patience est prise pour de la peur; les bourdonnements continuent et les morsures aussi. Alors l'ange du ciel devient un véritable démon. Luther lui-même, nous le confessons sincèrement, avec son prodigieux talent pour la caricature, n'a jamais fait un moine semblable à l'être créé par Politien, et nous doutons que Dieu ait lui-même réuni dans un seul individu les difformités physiques imaginées par le rhéteur : « Ses cheveux crasseux distillent l'oing; sa tête est la demeure de vers cadavériques; sa barbe est rongée par les teignes et d'autres insectes qui y prennent leurs ébats; ses narines sont couvertes d'une forêt de poils qui étendent sur le menton du malheureux (1) leurs filaments polypeux.... »

(1)

Quòd vestes oleo geris perunctas
Mucco et pulvere sordidas, Mabili;
Quòd lardum madido fluit capillo,

Nous n'avons pas la prétention de reproduire, dans tous ses détails, la peinture de Politien.

Nous voudrions pour l'honneur du rhéteur que l'épigramme fût restée inédite; mais il s'en fait gloire comme de l'une de ses plus belles sylves, et la montre à tous ceux qui se rassemblent chez son protecteur. Laurent en rit comme tous les autres.

Nous pensions que Mabile allait se cacher : il se montre et cherche à se venger; non point en calomniant cette belle figure que le ciel avait donnée à Politien, mais en le transformant en geai qui vole les plumes du paon, en plagiaire éhonté qui s'approprie la version latine d'Hérodien, composée par Tiphernas (1); sa fiction au reste valait peut-être mieux que celle de son rival, car elle obtint un grand crédit dans le monde littéraire.

Après l'image physique vient le portrait moral de Mabile, et ici Politien parle une langue qu'on n'aurait point osé employer aux soupers de Trimalcion. Si Boileau avait lu l'épigramme, il aurait compris que le latin lui-même peut offenser l'oreille (2). Nous ne savons pas si Mabile continua sa

Pleno furfuribusque, vermibusque,
Et cadaveribus pedunculorum;
Quòd fuligine squalet atra barba,
Quam rodunt tineæ, pulexque saltans;
Quòd muccosa tibi seges pilorum
Extat naribus usque polyposis...
His te ex omnibus esse quis poetam,
Vatem fatidicum neget, Mabili?

Ang. Pol. Op., t. III, Ludg., 1534, in-8, p. 284.

(1) Quamquam æmuli eam translationem uti nos à Leone accepimus, Gregorii Tiphernatis fuisse dicerent quòd passim inducto fuco et falsis navorum coloribus interlita, alieni styli habitum mentiretur. — Paul. Jov. Elog.

(2) Nous ne citerons que le début de cette pièce étrange :

Hæres relictus à parente sordido,
Ille impudicus, temulentus aleo,
Spurcus, lutosus, pedicosus, hispidus,
Pannosus, unctus, horridus, caprimulgus,

polémique avec Politiën : de nos jours ce n'est pas avec de l'encre que se laveraient de semblables outrages (1).

Et ce qu'il y a de plus douloureux, c'est que la calomnie ne se tait pas même quand l'humaniste n'est plus; elle est là, assistant aux derniers moments du moribond, le suivant à l'église, au cimetière, et mêlant ses invectives obscènes aux chants des prêtres, aux prières des fidèles, aux pleurs de toute une ville; puis, quand une pelletée de terre a été jetée sur la bière du défunt, elle cherche et trouve un imprimeur qui consent à salir un blanc papier de Venise de cette boue fétide. Arrive la postérité, qui, feuilletant le livre, juge le mort d'après l'arrêt posthume qu'a formulé une colère sacrilège.

Encore si ces haines entre lettrés avaient été provoquées par quelque grave offense! Mais, à cette époque de vanités fiévreuses, un mot suffit pour allumer une guerre qui coûte aux deux adversaires des flots d'une encre corrosive. Filelfe reprend son élève d'avoir imprimé *Turcos* au lieu de *Turcas*; l'élève s'emporte et se met à écrire contre son maître deux sanglantes épîtres (2).

Galeotto Marzio avait publié, en 1468, un traité de *Homine*, œuvre de moraliste et de médecin. Merula, professeur à Milan, lit le livre, et se permet de discuter certaines doctrines de l'auteur. Galeotto veut défendre son ouvrage, et prodigue à son critique toutes ces épithètes dont un portefaix napolitain s'amuse, dans un moment de mauvaise humeur, à gratifier un voyageur qui l'a mal payé. Galeotto voudrait que le Zoïle, pour l'honneur des lettres, expirât sous le bâton (3).

Edax, ineptus, insolens Mabilius,
Uno expatrativ patrimonium die,
Gullâ helluante.....

(1) On peut voir dans le *Menagiana*, t. IV, p. 122, Paris, 1715, in-12, une épigramme d'André Dati sur Politiën, d'une insigne licence, et qu'il est impossible de reproduire ici.

(2) Tiraboschi, *Storia della Let. It.*, t. VI, p. 727.

(3) Tiraboschi, l. c., t. VI, p. 383.—Ap. Zeno, *Dissert. Voss.*, vol. II,

Ce n'est pas seulement l'humaniste qui est immolé ainsi impitoyablement aux railleries de la foule : chacun son tour; après le lettré, le roi.

A Naples existait une académie célèbre, dont Gioviano Pontano était le directeur. C'était un esprit distingué que Pontano, qui ressemblait sous plus d'un rapport à Politiën. Grammairien, philosophe, historien, orateur et poète, il était infatué de ses talents divers, et d'humeur guerroyante. On connaissait son penchant à batailler, et rarement on essayait de l'attaquer en face; seulement on disait tout bas, car à Naples comme à Florence on aimait à mentir, qu'il avait dérobé au mont Cassin quelques ouvrages de Cicéron, dont il s'était approprié le style et les idées (1); mais personne n'eût osé signer de son nom une semblable calomnie. Pontano gardait sa colère et ses vers jusqu'au moment où l'envie prendrait un corps et une âme; enfin, nous ne savons plus quel malheureux Gaulois eut le courage de crier au plagiat. Nous nous attendions à quelque virulente épigramme, mais cette fois Pontano laisse l'individu pour attaquer la nation. Sait-on ce qu'il fait des Français dans son dialogue intitulé *Charon*? — Des gargotiers, des gâte-sauces, des ménétriers, des ivrognes. *Pyrichalcus*, un des personnages du dialogue, demande à Mercure si l'on ne ferait pas bien de leur planter un clou dans la tête; à quoi Mercure répond : Le Gaulois n'a pas de cervelle (2).

Lors des querelles de Naples avec le saint-siège, notre gallophobe avait rendu à Ferdinand I^{er} des services dont il s'exagérait l'importance. Ferdinand l'en récompensa magnifiquement en le choisissant pour secrétaire; Pontano n'était

p. 83. — Roscoë, *Vie de Laurent de Médicis*, t. II, p. 89 et suivantes.

(1) Vossius, de *Hist. lat.*, l. III, c. 8.

(2) *Hi Galli sunt fartores, caupones, coci, tibicines, aleones, ebriosi omnes ac stolidi. — Pyrichalcus* : Si rectè memini guttur his compingendum, clavus cerebro figendus est. — *Mercurius* : Atqui nullum est Gallis cerebrum. — *Joannis Pontani Dialogi, Florentiæ, per hæredes Ph. Junctæ, anno D. 1580, in-8°, p. 7, Charon.*

pas satisfait. On dit qu'il sollicitait un titre de baron (1), ce qui nous paraît d'autant plus probable qu'il s'était toujours moqué de la noblesse; ou, suivant un autre historien, une pension sa vie durant (2), ce que nous croirions volontiers, car dans ses écrits il avait fait constamment profession d'un fier dédain pour l'argent. Comme il ne voyait venir ni le parchemin ni les florins, il se mit en colère et résolut de se venger.

Pontano excelle dans ces petits drames connus sous le nom de dialogues, et que la réforme, qui n'a rien trouvé, n'inventa pas dans ses querelles avec Rome, mais dont elle prit à l'Italie et l'idée et souvent même l'expression. Évidemment Ulrich de Hutten s'est inspiré de Pontano dans cette comédie à deux ou trois personnages qu'il écrivit pour décrier Jules II. Si l'on voulait bien, on trouverait dans le lauréat de Maximilien plus d'une plaisanterie sur la luxure des moines et la gourmandise des cardinaux, que Pontano se permettait pour rire et qu'Ulrich imprimait sérieusement.

Pontano, donc, imagine une allégorie, qu'il appelle *l'Ane*, où figurent un voyageur, un courrier et un aubergiste (3), trois hommes des grandes routes qui se mettent l'un après l'autre à célébrer les douceurs de la paix (1481), que le monde italien doit aux talents de l'écrivain.

Il faut entendre les bruyantes exclamations de l'aubergiste, qui voit déjà les routes de Naples peuplées d'une foule de pèlerins et de pèlerines d'une vertu plus que douteuse, s'arrêtant dans la salle à manger de son hôtellerie pour y dépenser leur argent (4)!

Mais où est donc Pontano? Dans son écurie, où il s'amuse, à soixante ans, à panser, à étriller, à caresser son âne. Le

(1) Nuovo dizionario istorico, Bassano, 1796, t. XV, p. 272.

(2) Il P. Roberto da Sarno della congreg. dell' Oratorio, Vita Pontani.

(3) Caupo, viator, tabellarius.

(4) Caupo. O me beatum, aderunt frequentes lenonum puellæ, aderunt earum sectatores, novitii satellites. — J. Pontani Opera, Basil., 1538, t. II, p. 327.

voilà qui paraît et entame avec son jardinier, lui favori des Muses, une dissertation sur l'art de la greffe; puis arrive le héros de la comédie satirique, accoutré comme le coursier du *calesso* napolitain un jour de fête: la fleur à l'oreille, sur le dos une couverture de soie, à la bouche un frein doré, le long de l'épine dorsale des rênes dorées également (1).

Alors commence le drame, où Pontano joue le rôle d'un palefrenier. Il s'agit d'étriller l'animal: le pauvre poète s'y prend, comme à l'ordinaire, par la queue d'abord, qu'il est obligé de lâcher, parce que son âne ne respecte rien, pas même l'odorat du poète; il lui tient la tête, l'animal veut le mordre; il essaye de passer la main sur le dos de la monture, qui se met à ruer. Puis vient la morale: Bien fou qui veut laver la tête d'un âne, car il y perdra sa peine et son savon (2). L'âne, c'est Ferdinand.

Telle est la fable trouvée par Pontano: elle ne brille pas par l'invention, et, sans quelques détails qui rappellent le trait caustique d'Aristophane, elle serait oubliée depuis longtemps. Après l'avoir lue, on est tenté de s'apitoyer sur le sort du diplomate, sauveur de son pays, et dont les services ont été si mal récompensés. Malheureusement pour la mémoire de l'écrivain, l'histoire est là qui raconte tout ce que la noble maison d'Aragon fit pour Pontano (3). Or l'ingrat, c'est le poète, qui, au lieu de fuir avec ses maîtres lors de la conquête de Naples par les Français, va saluer Charles VIII du titre de libérateur. Quand les Français ont été chassés du royaume, le poète reparait pour se venger de sa trahison, en représentant les vaincus, dans son dialogue de Charon, comme des hommes sans cervelle ni courage (4).

(1) Sericis instratus ornamentis, aurato freno, auratis habenis. — Ib., p. 329.

(2) Asino caput qui lavant, ii operam cum sapone amittunt. — P. 338.

(3) Ma lo stesso non diè gran pruove in sè stesso di quella riconoscenza che desiderava in altri. — Tiraboschi, t. VI, p. 952. — Guicci., Stor. d'Ital., lib. II.

(4) Ap. Zeno, Diss. Voss., t. II, p. 172, ec. — Francesantonio Soria, Storici napol., t. II, p. 490.

Ce Charon est un dialogue où Pontano a semé l'esprit à pleines mains; malheureusement il a dû l'écrire dans quelque lupanar napolitain. On trouve dans cette satire une scène où des ombres d'évêques, de cardinaux, de prêtres, de moines, viennent se confesser à Charon avec une effronterie de termes qui fait monter la rougeur au front (1). Il est probable que Luther aura connu, lors de son séjour à Rome, quelques fragments de ce dialogue. Le moine a pris au sérieux tout le dévergondage du Napolitain, et la réforme a fait comme Luther, sans prendre garde que Pontano n'est là qu'un artiste qui cherche jusque dans son expression à calquer l'antique. Ainsi ont fait Bibbiena dans sa Calandra, et Machiavel dans sa Clizia.

Qui ne voit que c'est le monde païen que le poète met en scène? Horace avec Lalagé, Anacréon avec Bathylle, Martial avec la Rome des Césars. C'est une étude, et non point un tableau de mœurs qu'il veut donner, et dont il a raison de tirer vanité, parce qu'alors la forme est toute l'œuvre. Ne nous montrent-ils pas à chaque page de leurs écrits, ces idolâtres de l'antiquité, que leurs invectives ne sont qu'un jeu d'esprit renouvelé des anciens? Politien, par exemple, avant ses querelles avec Merula, trace du professeur un portrait séduisant; à l'entendre, c'est un homme docte, dont les leçons serviront à polir les mœurs de la cité, et qui doit par ses livres immortaliser le nom de celui qui la gouverne (2). Et, quelques jours après, Merula, qui s'avise de douter de la latinité de quelques expressions de Politien, n'est plus qu'un ignorant cherchant à faire du bruit par de

(1) *Supra æquum mordax, vel eo quòd non homines modo sibi notos, sed gentium et urbium quoque omnium mores acerbà scribendi libertate perstringeret, sicuti ex variis dialogis, Charonteque præsertim intemperanter ostendit.* — Paul. Jovius, *Elog. vir. doct.*

(2) *Georgium habes Merulam hominem doctissimum qui non solum docendo politiores quotidie tuos cives reddit, verum scribendo quoque res tuas gestas æternitati commendat.* — Lib. xi, Ep. 1, Ludovico Sfortiæ, vicecomiti.

honteux penchants. Pontano, qui s'amusait à loger la sottise sous le capuchon monacal, métamorphose, dans son dialogue de Charon, chaque frère en aristotélicien capable, quand il argumente, de changer Charon en âne (1). Voilà un moine qui ne ressemble pas à celui d'Ulrich de Hutten. Est-ce que ce cardinal chassant son maître d'hôtel, qui n'a pas osé donner soixante écus d'or d'un poisson, ne descend pas en droite ligne de Lucullus?

Vers la fin du xv^e siècle, un mal, que Fracastor a chanté dans un beau poème, exerçait d'affreux ravages en Italie. Hutten, qui croyait échapper aux atteintes de l'affection à l'aide du bois de gaïac, alla bientôt mourir dans une petite île du lac de Constance, victime d'un remède dont il avait trop célébré les vertus. D'où venait ce mal? de Naples, de la France, ou de l'Amérique? C'est ce qu'il est difficile de dire, même aujourd'hui. Quoi qu'il en soit, il arriva fort à propos pour fournir de nouvelles images au satirique, qui n'en trouvait plus malheureusement dans les hôpitaux des Grecs ou des Romains. Un poète comme Molza meurt-il d'une fièvre lente, la fièvre prend le nom de la lèpre hideuse, et bien longtemps après qu'il a cessé de chanter et de vivre, on voit un écrivain de quelque talent imaginer un drame où il introduit Colomb, Fernand Cortez, Magellan, Vasco de Gama, Améric Vespuce, qui se vantent chacun d'avoir découvert quelque portion du Nouveau-Monde, et demandent qu'Apollon les couronne. Le chancelier du dieu s'apprête à minuter pour chacun d'eux un brevet d'immortalité, quand survient Molza, « la tête pelée, le menton rasé, le nez déchiré, le visage purulent, qui, s'adressant aux juges du tribunal (c'étaient des femmes), s'écrie: « Point de couronne! Voilà les glorieux trophées du monde dont ils se disputent la découverte (2). »

(1) *Nihil est quòd argumentando non consequantur, imò quòd non extorqueant, et scin' quomodo ut velis nolis assentiendum sit eorum dictis, facile hoc pacto efficiare e Charonte asinus.* — Pont., l. c., p. 99.

(2) *Comparve Mario Molza, poeta di molto grido, ma per non haver*